

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean ROMAIN

Les chevaux de la pluie (extrait)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1991, tome 87, p. 47-50

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

Les Chevaux de la Pluie *

(extrait)

Il est drôle ce nez, tout de même ! Je ne parviens pas à en détourner mon regard. Je n'avais jamais remarqué qu'il avait le nez si grand. Jamais. Peut-être que les gens couchés ont un nez plus volumineux que les autres ? Cyrano étendu, j'imagine le tableau. La tirade des nez couchés ! Mais non, je n'ai pas le cœur à rire. Oh ! non, tellement peu aujourd'hui ! Mais ce nez me semble si étrange avec ces poils noirs qui en sortent en touffes. Le visage est tiré, la peau tendue, presque transparente, plus ridée même. C'est la pâleur qui la ride davantage. Là, au coin de l'œil dans les pattes d'oie, il y a comme de la poudre de craie. Quelques petits restes. Mais qu'est-ce que c'est que ce talc ? On dirait qu'ils l'ont poudré. Non, ils n'auraient pas osé. Poudré, tu imagines ! Et pourtant, quelle autre explication trouver ? Tiens ! La barbe a poussé. Un peu. C'est pas comme Citrate. Lui, il n'aura pas ce problème. Il sera toujours beau rouge. Sans doute que sa couleur aura terni. Même devant le Père Eternel, il présentera bien, il sera à l'aise, décontracté, frais. Bien sûr, le nez. Lui aussi... Evidemment, on ne peut pas inventer une formule pour raccourcir le nez. Mais oui, c'est ça : ils l'ont rasé. Et cette poudre blanche n'est que le reste de leur travail, un peu de crème séchée. Ils auraient pu faire attention, tout enlever. Non ? Ça doit faire drôle tout de même de raser des joues froides, rigides. Mais pourquoi je pense à ça, moi ? Qu'est-ce que ça peut bien me faire ? Ce n'est pas moi qui ferai... Brrr, quelle horreur ! Non, pas ça, pas moi. Pourquoi cette idée soudain ? Pourquoi, depuis dix minutes, tant d'images qui me divertissent ? Je ne parviens pas à fixer mon attention sur l'essentiel comme lorsqu'on regarde le soleil.

* Né en Valais en 1952, Jean Romain est professeur de philosophie à Genève. Etudes à Saint-Maurice (où l'enseignement dispensé et l'atmosphère lui ont révélé le goût de l'écriture), puis à Lausanne, Fribourg et Genève. Il est parallèlement essayiste, romancier et critique littéraire. Il a publié plusieurs livres ces dernières années. *Les Chevaux de la Pluie*, qui a obtenu sur manuscrit le Prix 1990 de la Société genevoise des Ecrivains offert par la ville de Genève, paraîtra cet automne aux Editions de l'Aire.

C'est fou ce que les morts ont l'air plus petits lorsqu'ils sont étendus. Leur visage est plus chétif, leurs mains plus menues, presque des mains d'enfant, leurs oreilles, leurs membres aussi. La vie les grandit. Oui, c'est ça, c'est la vie qui leur va bien. Les vivants sont plus grands, la mort n'est pas leur genre. Ils sont aspirés vers le haut. Pas tous, bien sûr. Bien sûr, mais... tout de même, la plupart. Enfin, ceux que je connais, en tout cas. Pas Ilse, non pas elle, Ilse, c'est la vie qui n'est pas son style. C'est la vie. Oui. Plus petit leur visage, leur front, sauf leur nez. Evidemment, le nez on ne le choisit pas ! Leurs cheveux aussi sont filasse. Brrr, les cheveux des morts ! Il est là, tout petit devant moi, les mains jointes, sans vie, son immobilité me glace. Mais c'est atroce cette histoire : pas un mouvement, c'est la continuelle histoire des hommes. Rien ne bouge, même pas sous les vêtements. Brrr ! Pour toujours l'éternité dans la caisse de bois, suffocante. C'est ça la mort, c'est le froid immobile des corps. Les cadavres ont moins de vie que les statues. Il n'y a rien, là devant moi qui puisse ressembler de près ou de loin à la vie. Je sens que ce corps rapetissé n'est pas lui. Son esprit flotte ailleurs. Ce n'est pas possible autrement. Tout ne s'arrête pas là, là, dans cette cellule froide, sur ce lit d'exposition. On n'a pas vécu pour ça tout de même ! On ne nous a pas infligé la vie pour rien ! Non. Il n'y a rien devant mes yeux, rien qui vaille. Il n'y a personne étendu, le nez en l'air, l'œil clos, un peu de poudre sur la tempe, il n'y a rien qu'une immobilité abjecte que je ne reconnais pas, que je ne peux pas reconnaître. Ou alors... alors une hilarité absurde s'emparera de moi, de l'internat, du monde entier. Un éclat de rire. Une folle envie d'éclater. Le rire de Satan, bien sûr ! Toujours lui. Je ne veux pas ça. Je ne le reconnais pas, lui l'Horizontal devant mes yeux, enroulé dans cette montagne de tristesse, rien de ce que je vois là ne lui appartient. Il ne peut rien revendiquer de cette carcasse de glace si dérisoire, si minuscule, si absurde même. C'est la dérision qui rend les morts petits.

Sur la table derrière lui, ils ont posé ses lunettes. Comme elles paraissent sales à présent, usées, opaques même ! Il les nettoyait souvent, mais là, détournées de leur usage, elles semblent salies de leur inutilité. Le rond de la lampe dessiné par l'abat-jour fait comme un projecteur sur cette paire de lunettes absentes. Comme les verres sont vides aujourd'hui, comme ils semblent plus froids ! Et sa pipe, elle est là, déjà bourrée, prête à l'usage mais aussi inutile que le reste. Même ces objets insignifiants ont plus de vie que ce corps délaissé. Les choses que l'on redoute finissent toujours par arriver. Moi, je redoutais ce regard sur ses lunettes, ce regard qui met à vif, qui perce

le secret des objets. Il est plus terrifiant que tout le reste. C'est bizarre tout de même la mort, je la retrouve plus présente dans ces objets familiers abandonnés que dans ce cadavre blanchi, un peu de poudre sur les tempes, qui me paraît si lointain avec son grand nez. La Camarde pourtant n'a pas un tel aspect, elle est là, elle nous guette, tapie dans l'ombre du verre des lunettes sur la table de chevet, dans les branches repliées, fatiguées du travail du jour, contre la vitre où la nuit se presse.

Il pleut. Il pleut souvent ici, la pluie a élu domicile sur ce versant-ci de la montagne, de ce côté de la Cime de l'Est. Au bord du fleuve sur la grève, je sais son chant mat qui s'ajoute au murmure des eaux quand elle les gonfle. Elle forcit. Je l'entends maintenant distinctement sur les ardoises du toit, contre le plomb, dans les gargouilles du clocher. Sa musique remplit ma tête. Mais je n'ai pas besoin de l'entendre, je sais qu'elle est là, je la sens qui recouvre tout : la cour Saint-Joseph déserte, la Grande Allée, les terrains de football, les marronniers du fond. Adieu, brave Père Tannek! C'est elle qui vient, la pluie. Elle vient te chercher à présent pour t'enlever, pour t'emporter là-bas. Tu vas t'en aller sur sa musique.

Quand tu seras là-bas, que diras-tu au spectacle désolant de nos chimères ? Ta dépouille est là, solitaire dans ta cellule. Nous aussi nous sommes là, tous là, les yeux rougis, pâles comme des statues de cire. Dans deux jours, au cœur de la basilique réveillée, allumée de bougies, on te rendra un ultime hommage, puis on mettra en terre, derrière la cour Saint-Joseph, avec les autres qui sont tous là, ton corps sans vie. *Dies irae dies illa*. Je vois d'ici Kastelly, son plaisir de traduire en suçotant sa pastille mentholée. Ensuite tu dormiras dans le chaud de la terre baignée des pluies d'automne. *Dies illa dies irae*. Mais quand tu seras là-bas, que diras-tu à la vue de nos inutiles rondes de jour ? Est-il vrai que nous ne sommes pas finissants ? Est-il vrai que là-bas, belle mais étrange patrie, une aube nouvelle surgit ? Dis, Père Tannek, quand tu seras là-bas, te rappelleras-tu nos soirées enfumées ?

La pluie ronge les toits de l'internat, elle creuse des sillons profonds dans les charpentes résignées, son acide pénètre dans nos cerveaux. Quand tu seras là-bas, verras-tu encore les asticots de la pluie nidifier au plus secret des bois ? Une cloche lointaine et morne bat la mesure d'une musique sans joie,

c'est elle qui a appelé les chevaux de la pluie, c'est à son ordre qu'ils ont obéi sans broncher. Les voilà maintenant, ils piaffent contre la fenêtre close. La pluie vient te chercher, Père Tannek. Les choses que l'on craint s'accomplissent toujours parce qu'on les redoute. Il n'est rien que nous ne puissions éviter. Quand tu seras là-bas, garderas-tu à jamais le souvenir de notre petitesse ? Un peu de craie dans tes cheveux poudrés pour le dernier voyage et on va y aller, nez au vent. « Mais oui, oui — que Diable ! — un instant, un instant seulement. On vient, on est prêt ! » C'est le moment de faire confiance. Les chevaux s'impatientent comme des succubes. Leur bruit n'a rien de vivant, c'est le carrosse de la Camarde qui vient récolter sa moisson quotidienne après la faux. « Un instant. On se prépare, oui ! » Bruits de harnais, sabots affolés, l'horrible attelage poussé par le vent traverse la campagne. Eh quoi ! Pas une seconde de répit ? Quoi ! Pas un instant de merci ? Les chevaux hennissent dans la nuit, leurs corps se voûtent sous l'effort, une bave blanche coule à leur frein. Ils viennent t'emporter définitivement. O le voyage vers là-bas ! Ton esprit flotte encore un peu dans la pièce, tellement peu. Ils sont là, ils sont tous là, petits chevaux de bois rongés par les vers attelés au carrousel de nos espoirs, et nous, nous assistons comme des fous au manège des vivants. Quand tu seras là-bas, ta tête tournera-t-elle comme celle en folie des humains ? Dans ce départ fracassant, je vois ma mort, la nôtre, bien en face. O la rumeur des chevaux de la pluie !

Jean Romain